

PHILOCITÉ

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie.

Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper.

PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Viens, je t'attends...

Autrefois, la mort était proche, familière, codée et ainsi en partie domptée. Aujourd'hui, elle fait peur au point que nous n'osons dire son nom et encore moins la « préparer ».

Auparavant, c'était au sujet de la sexualité¹ qu'on racontait aux enfants des fables peuplées de cigognes et de choux. Désormais, alors qu'ils savent très tôt et parfois très crûment comment se font les bébés, c'est de la mort qu'on ne leur parle plus, sinon dans un langage euphémisé : « *Papy est parti – Ah ? Et il revient quand ?* » « *Grand-maman est au ciel.* » Et le gamin lève alors les yeux vers les nuages pour voir s'il ne l'apercevrait pas, par hasard.

Sociologues et historiens s'accordent pour dire que la mort est devenue le principal interdit de notre société, remplaçant l'interdit millénaire de la sexualité. Comment alors nous y préparer sereinement ? Et comment affronter le deuil ? C'est beaucoup, beaucoup plus difficile...

L'histoire de la mort

L'histoire porte les traces d'une codification soigneuse de la mort avec une façon « canonique » de mourir pendant plus de mille ans. On savait tout d'abord qu'on allait mourir, par une sorte de reconnaissance naturelle et spontanée. On était prévenu et on prévenait les autres. Roland « *sait que son temps est venu* », Tristan « *sentit que la vie se perdait, il comprit qu'il allait mourir* », comme le sait aussi le laboureur de La Fontaine.

Ce qu'on craignait alors, c'était une mort foudroyante, qui priverait des derniers instants. Les progrès de l'imagerie médicale et des examens nous suspendent aujourd'hui au verdict d'un médecin, entravant le pressentiment de la mort. Il n'est pas sûr qu'on souhaite d'ailleurs le savoir. C'est la mort foudroyante qui nous paraît une « belle mort » : « *Il ne s'est pas senti partir* ». Quelle chance !

Ainsi averti, on avait pourtant l'occasion de respecter un véritable protocole, impliquant une posture spécifique (étendu sur le dos, les mains croisées sur la poitrine, la tête vers le ciel) et une série de moments bien définis, comme le regret de la vie, avec son triste rappel des êtres et des choses aimés, puis le pardon des compagnons, qui assistaient nombreux à l'agonie et que le mourant appelait un à un, pour un dernier dialogue solennel avec chacun, où il était écouté mieux que jamais. Parfois, un notaire ou un curé prenait note, le testament est le fruit de ce moment². Il était temps ensuite de passer à Dieu, qu'on priait d'accorder le Paradis. À ce moment intervenait l'absolution, si un prêtre était présent. Le dernier acte était alors terminé, il ne restait plus qu'à mourir – ce qui advenait en général rapidement...

C'était le mourant qui organisait cette cérémonie et en respectait le protocole, ce qui n'était d'ailleurs pas si compliqué : chacun avait eu régulièrement l'occasion d'assister à cette cérémonie. La mort était en effet un phénomène public, comme la naissance. Tous (même les passants et les enfants³) allaient et venaient dans la chambre du mourant. Ce n'est qu'au 18^e siècle que la chambre du mourant s'est vidée, les médecins se plaignant du surpeuplement.

L'oubli de la mort

Cette mort proche, familière, codée et ainsi en partie domptée s'oppose frontalement à la nôtre, qui fait peur au point que nous n'osions dire son nom. Les signes de cet oubli de la mort sont nombreux : la belle mort identifiée à la mort inconsciente et rapide, les corps évacués le plus rapidement possible. Plus de cadavres qui traînent dans le couloir d'un hôpital – ce serait un scandale. Plus ou presque de défunts qui séjournent à la maison. On ne s'occupe plus de la toilette mortuaire. On ne peut plus considérer la beauté singulière d'un cadavre, dont l'histoire de l'art porte pourtant les signes. On ne va plus beaucoup dans les cimetières et d'ailleurs on enterre de moins en moins au profit de l'incinération qui fait disparaître les restes, corollaire d'une société où la mort est bannie. Le deuil, enfin, n'est plus un moment dont la société imposerait le respect et les modalités, mais un état morbide, dont il faut sortir au plus vite pour jouir de la vie. À l'oubli de la mort s'ajoute ainsi la multiplication des injonctions à profiter intensément de la vie, et la prescription massive de pilules du bonheur pour espérer y parvenir...

Les conséquences de cet oubli ?

La mort n'en n'est pas moins certaine. Cet oubli s'apparente davantage à un déni qu'à un culte vivifiant de la joie. La mort nous fait horreur. On est donc peu préparé à y faire face avec courage et sérénité. Or la façon de mourir, suicide, euthanasie, mort naturelle, mais aussi avec le sourire ou dans l'angoisse et le refus, a un impact sur les autres : mourir est un acte relevant du domaine

“ La mort est bien plus qu’un rite de passage vers un autre monde ; c’est toute une manière de vivre – de vivre sa mort et celle des autres ; c’est toute une manière de fixer sa propre individualité ”

Michel Foucault
(*Dits et Ecrits II*).

l’accompagnent et la fragmentent en petites fins, tant et si bien que les proches ne savent plus quand l’agonisant est vraiment mort. Quand il a perdu conscience ? Ou la tête ? Quand on a désactivé les piles du *pace-maker* ? Lors de la fin de l’activité cérébrale ? Ou au moment du dernier souffle ?

La mort d’un proche est devenue un moment plus dramatique qu’il y a un siècle. C’est toujours trop tôt ; on ne « mérite » jamais ça. Devant un cercueil, tout le monde se conduit comme si le mort n’avait pas eu de chance.

On vit la mort moins comme une certitude, une loi constante, une fin évidente et normale, que comme un accident, une injustice, un scandale. Et, si dans l’ancienne société, les éclats du deuil cachaient à peine une résignation facile – les veufs se remarquant quelques mois après la mort de leur femme –, aujourd’hui alors que le deuil est en apparence plus rapide et discret, la mortalité accrue des veuves dans les six mois suivant la mort du conjoint témoigne de nos difficultés à faire sereinement le deuil de l’être aimé⁵.

En perdant la familiarité avec la mort, peut-être avons-nous perdu beaucoup plus qu’un instant qui est le dernier, à vivre aussi, avec les autres : la préparation de cet instant, laissé le plus souvent aux mains du personnel hospitalier, la possibilité d’une dernière parole, adressée de vive voix à chacun et qui comptait plus que jamais ; mais aussi et plus fondamentalement l’acceptation de notre propre mort et de la mort d’autrui comme normale, et celle, enfin, du deuil comme moment nécessaire pour préserver les vivants. Comment ne pas plaider pour une réflexion plus partagée et plus « banale » sur l’*eu-thanasie*, pour retrouver les chemins de cette familiarité avec la mort ? –

Gaëlle Jeanmart

de l’éthique. Or, l’usage réduit que nous faisons classiquement du mot « *eu-thanasie* » manifeste l’appauvrissement de notre réflexion sociétale sur la mort, comme si envisager une mort (*thanatos*) belle (*eu*) se réduisait à demander une assistance médicale pour mourir vite.

Ce terme⁴ autorise en réalité un questionnement éthique plus large : comment dois-je mourir pour que mes proches puissent vivre la suite sereinement ? Comment m’y préparer ? À quoi dois-je penser ? Pas seulement aux formalités (les assurances-obèques et les testaments ont manifestement une orientation généreuse, mais superficiellement, comme l’est la préparation à vieillir par l’aménagement du logement).

Est-ce que je souhaite mourir seul ou au milieu des miens ? Mais est-ce que je leur souhaite alors d’assister à ma mort ? Au nom de quoi ? Si oui et pour des motifs valables, comment les y préparer ? Et comment faire de ce moment un « beau » moment, malgré la souffrance ?

Ces questions se posent-elles encore ? Fréquemment ? Ou sommes-nous le plus souvent réduit à accepter ce qui semble s’imposer comme la façon « normale » de mourir aujourd’hui : une mort inconsciente, vécue par les autres d’une façon morcelée, parce qu’elle est attachée aux actes médicaux qui

1. Cette thèse, qui n’est plus contestée aujourd’hui, a d’abord été émise par le sociologue anglais Geoffrey Gorer, dans un article paru dans les années 60 sur la « Pornographie de la mort ». L’historien Philippe Ariès est celui qui l’a le plus exhaustivement explorée. Ses trois livres sur le statut de la mort en Occident sont devenus des incontournables de la littérature sur la mort. Nous conseillons plus particulièrement les *Essais sur l’histoire de la mort en Occident*, Seuil, « Points », 1975.

2. Apparu au 13^e siècle, le testament fut d’ailleurs jusqu’au 18^e siècle un document bien plus complet qu’il ne l’est aujourd’hui parce qu’il était l’occasion pour celui qui allait mourir d’écrire l’ensemble de ses volontés, des pensées profondes qu’il voulait laisser, l’évocation des êtres qu’il aimait, les décisions qu’il avait prises au sujet des dispositions à prendre pour son corps ou ses biens. Ce n’était donc pas seulement une gestion de l’héritage, mais également le moyen pour chacun de laisser des traces de sa sensibilité, de sa piété et de ses affections.

3. Jusqu’au 18^e siècle, pas de représentation d’une chambre de mourant sans enfants.

4. Comme la loi qui encadre l’euthanasie, d’ailleurs.

5. Des questions d’espérance de vie et d’âge de la mortalité entrent évidemment en compte, mais aussi la naissance au 18^e siècle de sentiments familiaux puissants, alors que Montaigne pouvait dire encore au 16^e siècle qu’il avait perdu deux ou trois enfants, comme s’il en avait surtout perdu le compte...